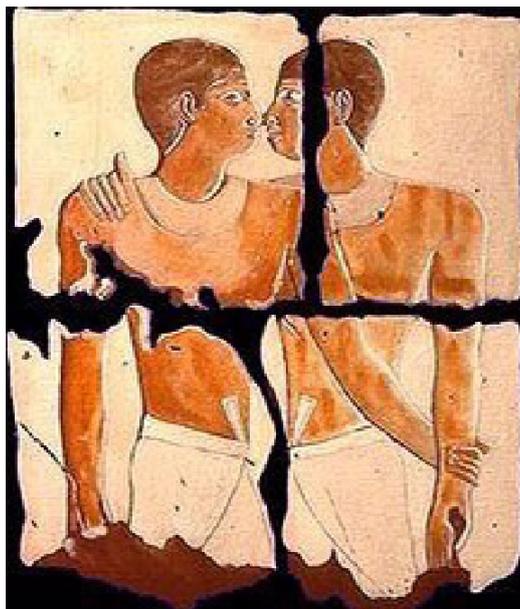


Cours: pouvoir et politique en Afrique (POL4483-10), avec Monsieur Aziz Fall

Homosexualité, non-binarité et transidentité en Afrique: d'une norme culturelle pré-coloniale à la condamnation politique et sociale de la communauté LGBT



Le 26 janvier 2011, le militant Ougandais pour les droits homosexuels David Kato Kisule est retrouvé battu à mort à coups de marteau dans son appartement à Kampala en Ouganda. Cet assassinat a suscité de nombreuses réactions à l'international auprès d'activistes, de dirigeants ou encore d'artistes. Cette violence résulte de l'homophobie d'État régnant sur le continent Africain depuis des décennies. En effet, en 2014, sur 54 pays Africains, 38 pénalisent l'homosexualité (source: journal Le Monde). Cette vague de LGBTphobie est en corrélation avec l'apparition dans la sphère publique des minorités sexuelles. Malgré cela, comme le montre le photographe Frédéric Noy, l'homosexualité « est le dernier tabou en matière de droits humains en Afrique. Lorsque vous évoquez la situation des femmes, l'insalubrité ou l'illettrisme, il y a toujours une agence de l'ONU ou une ONG pour s'emparer du problème. Avec l'homosexualité, le consensus se brise». Pourtant, l'homosexualité, la non-binarité et la transidentité ne sont pas nouvelles en Afrique. Ces dernières existent sur le continent depuis des siècles à travers divers peuples et dans différentes zones géographiques. Des gravures retrouvées sur les murs d'un *mastaba* (édifice funéraire égyptien) à Saqqarah en Égypte et montrant deux hommes s'embrassant peuvent l'illustrer. Ces dessins représentent Khnoumhotep et Niânkhkhnoum, étant considérés par certains comme le premier couple homosexuel masculin dont une connaissance a été gardée. Cela suggère alors des relations entre personnes du même sexe datant déjà de la Ve dynastie égyptienne (-2500 ; -2300).



Aujourd'hui, il y a un paradoxe. Celui qui est que l'homosexualité est considérée comme une importation occidentale/européenne et amène donc à son rejet dans la majorité des pays africains voire même sa condamnation. Cette idée que l'homosexualité est antagoniste à l'Afrique s'est de nouveau matérialisée après le coming-out du rappeur afro-américain Lil Nas X. En effet, de nombreux internautes ont par exemple critiqué le fait que ce dernier soit noir et homosexuel comme le montre la photo ci-dessous, reprenant le tweet de certains d'entre-eux:



À l'inverse, pour beaucoup, le christianisme n'est lui pas considéré comme une importation coloniale. C'est d'ailleurs en partie dû à l'influence de cette religion dans la sphère politique que sont induites les LGBTphobies (l'Islam d'autre part mais cette recherche ne se concentrera pas sur ce point). Au regard de l'historicité de l'homosexualité, de la non-binarité et la transidentité en Afrique avant la colonisation et des LGBTphobies actuelles présentes sur le continent, nous pouvons alors parler

d'acculturation qui est par définition un processus par lequel une personne ou un groupe assimile une culture étrangère à la sienne.

De ce fait, nous pouvons nous demander en quoi les LGBTphobies sont-elles une forme d'acculturation induite par la colonisation européenne ?

Si l'homosexualité, la non-binarité et la transidentité sont des « pratiques » culturelles précoloniales (I), la colonisation occidentale a importé sur le continent africain le christianisme et la domination de l'homme blanc (II), qui mènent aujourd'hui à des formes de LGBTphobies intériorisées et l'exclusion politique, sociale et culturelle de la communauté LGBT (III).

I. Réalité historique: l'homosexualité, la non-binarité et la transidentité comme « pratique » culturelle précoloniale

1) Homosexualité, non-binarité et transidentité: définition et empreinte culturelle africaine

Afin de comprendre comment l'homosexualité, la non-binarité et la transidentité ont fait parti du paysage culturel africain pré-colonial, il s'agirait de commencer par un travail de définition. De plus, il faut noter qu'il est nécessaire de faire une distinction entre l'homosexualité et la transidentité en tant que pratiques et ces deux notions en tant qu'identités reconnues socialement. Pour beaucoup dans ce dossier, l'homosexualité et la transidentité seront davantage des pratiques culturelles que des identités socialement reconnues par l'ensemble d'une communauté donnée.

Pour cet exercice de définition de l'homosexualité, je m'appuie sur le travail de Charles Gueboguo dans son texte « *L'homosexualité en Afrique : sens et variations d'hier à nos jours* ».

Tout d'abord, il y a l' « homosexualité identitaire », qui est perçue comme une orientation sexuelle, une attirance explicite ou non pour les personnes du même sexe. Il y a ici une reconnaissance et une acceptation de son identité en tant qu'homosexuel. Ensuite, il y a la « pseudo homosexualité », basée sur l'activité sexuelle exclusivement. Puis, l' « homosexualité situationnelle », qui est l'orientation sexuelle d'un individu lorsqu'il change de milieu. Par exemple, en entrant dans un pensionnat ou encore une prison. Dans ce travail de recherche, il sera donc souvent question de « pseudo-homosexualité ».

D'autre part, l'Afrique a aussi connu la pratique du lesbianisme durant sa période pré-coloniale. Le lesbianisme est l'attirance sexuelle et sentimentale entre deux femmes. Cela s'illustre au Sud-Ouest du Soudan avec les Azande. En effet, les femmes de ce peuple entretenaient des relations homosexuelles à l'aide de godemichés taillés dans de la patate douce ou encore du manioc. Un autre exemple est celui des femmes à Zanzibar. Ces dernières avaient recours à de nombreuses pratiques sexuelles lesbiennes telles que le tribadisme, le kusagana ou encore le cunnilingus. Ces pratiques étaient gardées secrètes car les hommes ne souhaitaient pas les réaliser. Cela ne représentait pas un rejet de l'homosexualité mais plutôt une expression de la domination masculine.

Ensuite, la transidentité est le fait pour une personne d'avoir une identité de genre différente du sexe assigné à la naissance. De cela découle l'expression de genre qui représente la manière dont une personne se comporte ou entretient une apparence plutôt masculine ou féminine. Dans la continuité de cela, il y a la non-binarité qui inclut les individus ne se sentant ni dans le genre féminin ni dans le genre masculin et qui peuvent osciller dans les deux. Pour ces dernières définitions, nous verrons des exemples dans la prochaine partie.

Après avoir réalisé ce travail nécessaire de définition, nous allons maintenant voir que ces différents termes ont une empreinte culturelle dans les sociétés africaines. Par exemple, en Angola, chez les Quimbandas, la sodomie entre hommes était une pratique courante. Certains d'entre-eux s'habillaient en femme et se comportaient en tant que telle. De même, au sein de leur peuple, il y avait le grand prêtre Ganga-Ya-Chibanda qui adoptait une expression de genre féminine et se faisait appeler « grand-mère ». Toujours en Angola mais chez les Gangellas, les relations amoureuses entre personnes du même sexe étaient également courantes et s'appelaient « aponji » ou encore « katumua ». En effet, nous pouvons donc remarquer l'enracinement des pratiques homosexuelles et de la transidentité à travers l'utilisation d'un vocabulaire précis qui les institue comme chez les Wawihé qui utilisaient le terme d' « okulikoweka », qui renvoie aux rapports sexuels mâle-mâle ou femelle-femelle. Ainsi, Charles Gueboguo dit que « *les langues africaines, du moins certaines d'entre-elles, décrivent avec précision les homosexualités, au point de partager les rôles, de souligner ceux qui sont ambivalents ou encore d'instituer de nouvelles catégories de genre* ».

Par ailleurs, les pratiques homosexuelles s'inscrivaient aussi dans certaines communautés dans les branches spirituelle et rituelle. En effet, dans certaines sociétés africaines, les premières relations homosexuelles commençaient dès la première étape de

la vie sociale de l'individu à travers des jeux érotiques. De même, dans les rites initiatiques, ces pratiques étaient vues comme renforçant la cohésion sociale, permettant d'initier l'art de la guerre ou encore transformant le statut sexuel de l'individu. Par exemple, chez les Kivai en Côte-d'Ivoire, le rituel de la sodomie est utilisé pour rendre plus vigoureux et chez les Bantous au Cameroun cela est perçu comme le médicament pour être riche. D'autre part, dans le modèle ancien, l'homosexualité est exploitée comme un outil de transmission du folklore autour de la perception sociale du genre et « *constitue le second lien de parenté qui succède à la relation mère-enfant* » (Charles Gueboguo). Enfin, nous pouvons voir qu'il était possible qu'il y ait un lien entre homosexualité et transidentité comme le montre l'auteur avec l'homosexualité qui se définissait à travers le genre.

2) Une histoire ougandaise: le roi Mwanga II, l'homosexualité à la cour du royaume du Bouganda et les Mudoko Dako au sein la société Langi.

Après avoir réalisé ce travail de définition et d'historicité générale de l'homosexualité, de la non-binarité et de la transidentité sur le continent africain, nous allons maintenant nous pencher sur le cas du Ouganda. Ce pays enclavé de l'Afrique de l'Est est un ancien pays de la couronne britannique. En effet, ce dernier avait le statut de protectorat autonome britannique de 1894 à 1962. Avant cette colonisation européenne, le Ouganda est essentiellement constitué du royaume du Buganda où les "pratiques" homosexuelles et la transidentité font parties intégrantes de la vie culturelle du pays.

À la fin du XIXème siècle, l'homosexualité est courante au Buganda. Sa diffusion est liée à une culture homosexuelle à la cour du royaume. C'est à partir des années 1870 qu'il y a une désacralisation de cette dernière. Dès lors, il est toléré que les Baganda empruntent une pratique qui était précédemment le privilège du roi.

Pour comprendre d'où vient cette diffusion, il faut revenir sur le règne du Kabaka (roi) Mwanga II Basammula Ekkere. Ce dernier exerçait ouvertement des pratiques homosexuelles avec des « *pages* ». Ces pages sont des adolescents envoyés par leurs parents, leurs maîtres ou leurs patrons afin de servir le roi. Dans son texte « *l'homosexualité au Buganda, une acculturation peut en cacher une autre* », Henri Médard montre que ces regroupements de pages, concentration d'adolescents hiérarchisés et sans femme, permettent une augmentation des pratiques homosexuelles. De même, Diaire de Rubaga, dans *Archives des Pères Blancs*, explique que

l'homosexualité était même encouragée pour ces pages afin qu'ils soient moins tentés de trahir leur maître. Au Buganda, sous le règne de Mwanga II, l'augmentation du despotisme royal allait de paire avec l'augmentation de la liberté individuelle dont la liberté sexuelle.

D'autre part, dans ce royaume, il y avait aussi la présence des *Mudoko Dako*. Cette catégorie de personnes est représentée par des hommes efféminés, considérés par le peuple Langi comme un genre différent et traités comme des femmes. En effet, dans le langage Lango, "*dako*" signifie "femme". Ces derniers s'habillaient comme des femmes et adoptaient même leurs rôles traditionnels. Leur reconnaissance en Afrique remonte avant la colonisation. Les hommes appartenant à cette catégorie de genre alternatif pouvaient se marier avec d'autres hommes sans qu'il n'y ait de sanction sociale au sein de la communauté Langi.

En 1923, l'anthropologue britannique Jack Herbert Driberg, envoyé dans le protectorat ougandais, publia le livre The Lango: A Nilotic Tribe of Uganda. Dedans, l'auteur décrit les *Mudoko Dako* connus sous le nom de "Jo Apele" ou "Jo Aboich". Jo Apele était considéré comme un enfant de la divinité gynandre Jok qui serait une « *entité indivisible pénétrant l'univers entier* » selon Driberg. Les Langi pensent que Jo Apele a été transformé en femme à la naissance. Ce dernier allait même jusqu'à simuler les menstruations.

Ces deux exemples montrent ainsi que les pratiques homosexuelles et un certain modèle de transidentité étaient établis et acceptés comme pratique sociale au royaume du Buganda avant la colonisation occidentale.

II. La colonisation occidentale: importation de la religion catholique et de la domination de l'homme blanc

Cette recherche ne pouvant pas traiter de toute l'histoire du continent africain, je choisis de me concentrer sur la colonisation européenne et blanche. Cependant, il faut aussi noter que l'Afrique a subi dans son histoire une traite orientale et l'arrivée massive de l'Islam sur le continent.

1) L'arrivée du colon européen: la mission civilisatrice catholique

Si les Européens dans leur ensemble, mais surtout les Portugais sont présents en Afrique depuis la fin du XVème siècle, c'est essentiellement pour les routes commerciales, l'ouverture de comptoirs et la traite négrière. Lorsqu'en 1807 les États-Unis interdisent la traite négrière, puis les pays d'Europe en 1815, les Européens vont commencer à explorer les terres africaines et découvrir un continent riche en ressources. C'est alors à partir de 1850 que les colons européens arrivent massivement en Afrique et s'imposent aux populations autochtones. La conférence de Berlin tenue de novembre 1884 à février 1885 marque un tournant pour la colonisation africaine car les pays d'Europe y fixent les règles concernant le partage de l'Afrique. Dès lors, les territoires sont divisés et de nouvelles frontières sont tracées, ne prenant pas en compte les peuples qui y vivent. Ces terres spoliées sont redistribuées aux colons et les peuples autochtones doivent alors leur payer des impôts dont ils n'ont pas les moyens de s'acquitter. Ils sont donc soumis à un travail dans les champs ou dans les mines. De même, cela a détruit les structures politiques précoloniales déjà en place, représentées par de nombreux royaumes africains à qui les Européens payaient des impôts afin d'avoir leurs comptoirs.

Sur la carte ci-dessous, vous pouvez voir le découpage de l'Afrique en 1914 par les États colonisateurs suite à la Conférence de Berlin.



Dès lors, de premières résistances se font sentir. Pour les contrer, les colons européens usent de ce que l'on appelle des méthodes d'« assimilation ». L'assimilation est le fait pour un pays, ici colonisateur, de chercher à intégrer un groupe ou une minorité dans sa population en lui enlevant sa culture. Pour cela, ils vont envoyer des missionnaires évangélistes et ouvrir des écoles et ainsi se servir de l'éducation pour imposer aux jeunes Africains la langue, la religion, les lois et l'histoire de leur métropole européenne. Les populations africaines vont alors subir ce que l'on appelle un phénomène d'« acculturation », que nous avons défini dans l'introduction de ce dossier. C'est ainsi que l'homophobie va petit à petit s'immiscer dans les sociétés africaines.

Dans son livre [The Geography of Perversion: Male-To-Male Sexual Behavior Outside the West and the Ethnographic Imagination, 1750-1918](#), C. Rudy Bleys montre que c'est durant cette période que les pays occidentaux ont insufflé à leurs colonies leur conception de l'homosexualité. Une conception la diabolisant, jugeant ces pratiques amORALES et instaurant des dispositifs légaux interdisant l'homosexualité. Par exemple, en 1885, l'Angleterre promulgue au sein de son Empire le *Criminal Law Amendment Act* qui sera appliqué à travers tout l'Empire et qui sert encore de base juridique dans d'anciennes colonies pour criminaliser l'homosexualité.

Cette imposition de la religion catholique et le dénigrement de l'homosexualité sont d'ailleurs apparus en Buganda. Si nous avons pu voir dans la partie précédente que les pratiques homosexuelles étaient présentes à la cour du royaume, à la fin du XIXème siècle il y a une situation contradictoire vis-à-vis de ces dernières. Suite à l'arrivée des missionnaires évangélistes, l'homosexualité est moralement condamnée par la majorité des Baganda qui se sont vus répéter que ces pratiques étaient condamnables par Dieu et qu'il fallait en avoir peur. Mais, d'un autre côté, la volonté du roi à la préséance sur la tradition comme l'a souligné l'explorateur RW. Felkin dans ses écrits sur le pays.

Après plusieurs crises politiques et quelques destitutions, l'homosexualité qui a été un privilège royal jusqu'en 1888, devient un handicap politique pour le roi du Buganda.

2) L'idée suprémaciste blanche : les liens entre binarité de genre et supériorité de la "race" blanche

L'idée suprémaciste blanche s'est donc immiscée dans l'imaginaire commun en Afrique, portant comme principal credo que la "race blanche" est supérieure en tout

point. Pour justifier cette idée, certains vont mettre en exergue les liens entre binarité de genre et suprématie blanche.

Dans son livre *The Sexual Demon of Colonial Power*, le professeur Greg Thomas montre que les catégories de sexe et de genre ne sont pas naturelles. Elles ont été créées d'après lui dans le contexte des empires coloniaux occidentaux afin de naturaliser le colonialisme et l'esclavage. L'auteur dit d'ailleurs que « *le genre n'est pas seulement une construction sociale, c'est culturellement spécifique, c'est une construction sociale et bourgeoise de l'Occident* ». Greg Thomas se base sur les travaux de la philosophe jamaïcaine Sylvia Winter afin de montrer comment historiquement les Noir.es ont toujours été rendu.es en dehors des catégories de genre et de sexe. En effet, les définitions d'hommes et de femmes ont été formalisées et codifiées dans la loi et les sciences dans un contexte d'empire, d'idée de race et de racisme. Ainsi, ces catégories de genre occidentales ont été développées afin de diaboliser les personnes noires. Pour l'auteur, il y a à cette époque: « *les hommes blancs et les femmes blanches au-dessus et contre les personnes Africaines* ». Enfin, pour lui, la nécessité de contester les catégories de genre et de sexe commence par la décolonisation et la prise en compte de l'héritage de l'esclavage maternel.

Pour comprendre cette injonction à la binarité de genre, qui est l'idée qu'il existe deux sexes distincts et opposés, il faut remonter au XIXème siècle et se pencher sur les théories émises par les scientifiques et les philosophes de l'époque.

Les savants de l'entreprise coloniale affirmaient que les personnes blanches étaient supérieures grâce à leur unique capacité à maintenir une différence visuelle entre les hommes et les femmes, alors que les personnes noires étaient perçues comme indifférenciables sexuellement. En 1886, le sexologue allemand Krafft-Ebbing annonce que « *plus la race est développée, plus forts sont les contrastes entre hommes et femmes* ». Les Blancs considéraient les personnes noires comme prises au piège dans un état d'animalité et de primitivité, incapables d'atteindre la différenciation culturelle.

Ce racisme et cette idée de supériorité des Blancs sur les Noir.es sont aussi liés au sexisme et à l'idée de supériorité de l'homme blanc sur la femme. Par exemple, pour le philosophe et sociologue anglais Herbert Spencer, « *la raison pour laquelle les femmes blanches paraissent si différentes des hommes blancs est que, contrairement à leurs homologues "primitives", elles étaient femmes au foyer* ». Ainsi nous pouvons voir que la domination de l'homme blanc s'applique à toute personne qui n'en est pas un, mais à des degrés différents. C'est pourquoi, les colons ont pour vocation d'amener la

(Carte représentant la criminalisation de l'homosexualité en Afrique en 2019. source: TV5MONDE)

1) L'influence prépondérante de la religion dans les sociétés africaines et la condamnation de la communauté LGBT

Pour Charles Broqua, ce n'est qu'à partir des années 2000 que « *le voile sur les comportements homosexuels a été levé en Afrique* ».

Aujourd'hui, si le christianisme n'est pas considéré comme une importation coloniale européenne, les pays africains considèrent l'homosexualité comme le symbole de l'Occident et une pratique spécifique aux pays occidentaux, ce qui mène à son rejet dans les différentes sociétés. Comme le montre le site Global attitudes Survey on LGBT people (ILGA), en 2016, 51% des Africains pensent que l'homosexualité est un phénomène occidental. D'ailleurs, dans les années 1990, les présidents Mugabe au Zimbabwe et Nujoma en Namibie ont qualifié l'homosexualité comme une « *dépravation importée de l'Occident* ». Cependant, nous pouvons plutôt penser que c'est l'homophobie qui est une importation coloniale. L'idée d'une homosexualité comme pratique occidentale fut accentuée par des auteurs et des ethnographes occidentaux de l'époque coloniale qui soutenaient que l'homosexualité apparaissait comme « *le propre des cultures très civilisées et très policées des peuples blancs, ayant trouvé pendant et après la colonisation des natures très propices sur les terrains nègres* » (Thérèse Kouoh-Moukoury - les couples dominos, aimer dans la différence). Pourtant, pour le sociologue Jon Binnie, dans son livre The Globalization of Sexuality (2004), l'internationalisation de l'homophobie a connu à ce jour un plus grand succès que celle de l'identité homosexuelle. Cette méconnaissance et cette homophobie intériorisée peuvent s'exprimer en chiffres. Par exemple, selon l'association The initiative for equal rights, en 2017, 91% des Nigériens pensent qu'on ne naît pas homosexuel.

Aujourd'hui encore, la religion a une forte influence en Afrique. Pour le chercheur Neville Wallace Hoad dans son livre African intimacies (2007), « *l'expression dans un langage chrétien d'une supposée aversion "traditionnelle" à l'égard des pratiques de même sexe représente une illustration évidente d'un absolu refus de confronter le christianisme comme un héritage colonial* ». D'autre part, les termes comme « sodomie » qui sont aujourd'hui utilisés afin de criminaliser l'homosexualité, renvoient à un contexte chrétien. Cependant, les missionnaires blancs ont moins contrôlé et sanctionné l'homosexualité

féminine. Pour le chercheur Henri Médard, cela s'explique par le fait que cette dernière n'avait pas d'enjeux politiques. En effet, il dit que « *L'oligarchie chrétienne n'a pas besoin de l'homosexualité pour réduire à presque rien les pouvoirs politiques féminins. Ils s'effondrent sous les effets secondaires de la christianisation comme la fin de la polygamie royale et du clergé féminin* » qui était lui très important dans la religion des Baganda en Buganda par exemple.

La colonisation blanche en Afrique a eu aussi une influence sur la situation des femmes sur le continent. Durant la période précoloniale, les femmes Africaines étaient des autorités religieuses et politiques, des membres puissants et respectés au sein de leur communauté comme le montre les exemples de Cléopâtre en Égypte, Yaa Asantewa dans l'empire Ashanti ou encore Sarauniya Mangu pour la communauté Azna. En effet, les sociétés traditionnelles africaines reposaient sur les deux sexes et les rôles organisant la vie en société pouvaient être tenus par les hommes comme par les femmes. C'est avec la colonisation que les femmes vont se retrouver dans une situation d'infériorité à cause de l'exportation du christianisme et de l' « *idée blanche de la soumission de la femme* » (Chimamanda Ngozi Adichie).

2) L'Ouganda: l'Enfer sur terre pour ceux que l'on appelle les « demi-morts »



(photographie de Frédéric Noy pour son exposition « Ekifire, les demi-morts »)

Sur la photographie ci-dessus, nous pouvons voir des membres de la communauté LGBT défilant lors de la Pride organisée un an après l'annulation de la loi « Kill the gays » en 2014 par le conseil constitutionnel. Je trouvais cela intéressant de commencer cette partie en mettant en avant ces personnes courageuses qui risquent leur vie pour une manifestation pacifique et en assumant qui elles sont. En effet, le nom de cette sous-partie est inspiré par la dénomination que donne le président ougandais Yoweri Museveni aux homosexuels. Ce dernier les appelle les « *ekifire* », ce qui veut dire les demi-morts en luganda.

Pour comprendre la situation actuelle en Ouganda vis-à-vis de la communauté LGBT, il faut analyser les liens entre les chrétiens évangélistes américains et le gouvernement ougandais. Les chrétiens évangélistes ont beaucoup de pouvoir en Ouganda et s'immiscent dans les hautes sphères du gouvernement, à l'instar de Janet Museveni, députée et femme de l'actuel président, cité ci-dessus, qui se considère comme une « born again Christian ». Ce terme désigne pour les chrétiens évangélistes, le fait d'avoir vécu une régénération spirituelle par le Saint-Esprit. La première dame se sert alors de sa position et de son influence afin de promouvoir une vision théocratique de la société, rejetant l'homosexualité et la transidentité. De même, les missionnaires interviennent massivement dans les domaines de l'éducation et de la santé et s'occupent de l'administration des orphelinats. Ainsi, ces champs d'intervention sont des milieux propices à la diffusion des LGBTphobies. Ici, nous pouvons voir les vestiges de la colonisation, qui apparaissent avec cette influence de la droite religieuse étasunienne dans les sphères politique et sociale ougandaises. Par exemple, en 2009, le pasteur américain Scott Lively a rencontré les membres du parlement ougandais afin de dénoncer les dangers de ce qu'il appelle « l'agenda gay ». De ces discussions découle la proposition de la loi « Kill the gays », portée par le député David Bahati et qui préconise la peine de mort pour les personnes de la communauté LGBT et inclut une clause obligeant les individus à dénoncer les personnes soupçonnées d'homosexualité sous peine de prison. Cette loi va finalement être condamnée internationalement puis abrogée par le conseil constitutionnel. À travers la conférence « The Gay Agenda, The Whole Hidden and Dark Agenda », en 2009 également, les religieux américains ont insufflé l'idée selon laquelle les gays ont un plan pour sodomiser les enfants africains et détruire de ce fait la culture ougandaise. Nous pouvons remarquer que cette influence homophobe passe donc par la manipulation, le mensonge et la création d'un sentiment de peur. Cette homophobie d'État a atteint son paroxysme en 2010 lorsque le journal ougandais Rolling Stone publie une liste de 100

homosexuels, avec leur nom, leur photographie et leur adresse sous le nom de « Pendez-les », qui ouvre la voie à une véritable “chasse aux sorcières“. C’est d’ailleurs sur cette toile de fond que David Kato Kisule dont j’ai parlé dans l’introduction a été assassiné. Si le contexte de difficultés socio-économiques actuel dans le pays accentue le rejet de la communauté LGBT comme l’illustre l’exemple du gouvernement ougandais prétextant que « *les organisations non gouvernementales promeuvent l’homosexualité pour sévir contre la société civile* », dès 1999 le président Yoweri Museveni appelait à arrêter et à condamner les homosexuels (source: New York Times). De même, l’utilisation des médias n’est pas récente puisque cette année-là, le quotidien national ougandais New Vision, contrôlé à 53% par le gouvernement de Yoweri Museveni, sort un article rapportant que 84% des habitants de Kampala connaissant un homosexuel rejettent la légalisation de l’homosexualité. Ces chiffres n’ont jamais été vérifiés et sont un outil de la propagande gouvernementale anti-lgbt. Comme pour l’abstinence et la lutte contre la pornographie, les chrétiens évangélistes ont fait passer l’homophobie de l’espace public à l’espace politique. Pour ce fait, plusieurs organisations ont été créées par des pasteurs. La première, la Family Life Network créée par Stephen Langa, a pour objectif « *la restauration de la morale et des valeurs familiales dans la société ougandaise face au niveau sans précédent de la décadence morale* ». Le pasteur Martin Ssempe, connu pour sa lutte contre le sida à travers l’abstinence, a lui créé deux associations luttant contre les LGBT. L’*Uganda National Pastors Task Force against homosexuality* qui défend la clause de la peine de mort à l’encontre des homosexuels, et, la *National Coalition against homosexuality and other sexual abuses* qui est une coalition d’acteurs religieux chrétiens et musulmans menant une campagne appelée « Kick sodomy out of Uganda ». Les pasteurs évangélistes et leurs associations sont dangereux pour la sécurité et l’intégrité des membres de la communauté LGBT car ces derniers ont une influence prépondérante dans la vie politique, sociale et sociétale en Ouganda. Si la loi « Kill the gays » a donc été “réduite“ à une peine de prison à vie, les violences à l’encontre de la communauté LGBT se perpétuent et touchent également les activistes et les défenseurs des droits humains. Le 21 octobre 2021, 16 militants LGBT sont arrêtés et torturés par la police qui les soumet à des tests anaux forcés. Le Comité des Nations Unies contre la torture considère que l’utilisation d’exams anaux forcés destinés à trouver des "preuves" contre des personnes accusées d’homosexualité est un acte de torture . Cette répression d’État ouvre la voie à des violences populaires contre les personnes homosexuelles et les personnes transgenres. En effet, pour la chercheuse et activiste des droits de l’Homme

Neela Ghoshal, « *le message envoyé à la population est que l'on peut menacer et battre des homosexuels sans conséquence de la part de l'État* ».

Conclusion:

À travers les recherches menées dans ce dossier nous avons pu voir que l'homosexualité et la transidentité sont des pratiques qui ont été présentes dans divers peuples africains avant la colonisation. Cette arrivée des colons et des missionnaires blancs sur le continent a tendu à la disparition de ces pratiques comme norme culturelle pour laisser la place à l'homophobie qui s'est elle aujourd'hui institutionnalisée. Cette homophobie et cette transphobie peuvent elles être perçues comme une norme occidentale, basée sur les travaux de chercheurs et de médecins prônant la binarité de genre comme caractéristique de la civilisation. La définition d'acculturation voulant littéralement illustrer « *les phénomènes qui résultent du contact continu et direct entre groupes d'individus ayant des cultures différentes, ainsi que les changements dans les cultures originelles des deux groupes ou de l'un d'entre eux* » (wikipédia), nous pouvons donc affirmer que les Africains ont subi une forme d'acculturation concernant l'homosexualité et la transidentité. Celle-ci s'est principalement développée à cause de l'assimilation menée par les colons et les missionnaires dès les débuts de la colonisation et perdure encore aujourd'hui comme nous avons pu le voir dans la troisième partie de cette recherche, avec la forte influence des chrétiens évangélistes dans les sphères politique et sociale des États africains. De plus, ce travail a tenté d'expliquer ces phénomènes à l'aide de l'exemple du Ouganda où nous sommes passés d'une homosexualité d'État avec Mwanga II à une homophobie d'État avec Yoweri Museveni. Cependant, il faut aussi prendre en compte le positif et les avancées ayant lieu sur le continent ces dernières années. En effet, quelques évolutions législatives ont été érigées. En 2019, en Angola par exemple, le parlement angolais a retiré de son code pénal une disposition interprétée comme une "interdiction de tout comportement homosexuel" et a interdit toute discrimination basée sur l'orientation sexuelle. De même, le Botswana a dépénalisé l'homosexualité. En revanche, les LGBT y sont encore victimes de violences car c'est pour l'instant juste le statut juridique qui a changé. Mais cela est un grand pas pour l'émancipation de la communauté LGBT.

Enfin, il s'agirait de dépasser l'opposition simpliste qui est faite entre une Afrique homophobe d'un côté et un Occident tolérant de l'autre, alors que de ce côté du globe les membres de la communauté LGBT sont aussi sujets de violences et voient leurs droits

remis en cause quotidiennement. De plus, comme le montre le chercheur Patrick Awondo, « *les médias nationaux et internationaux contribuent à la cristallisation d'une image monolithique d'une Afrique homophobe* » et renforcent la « politisation » de l'enjeu que représente l'homophobie.

Corpus:

Charles Gueboguo. « L'homosexualité en Afrique : sens et variations d'hier à nos jours »

Demange, Élise. « De l'abstinence à l'homophobie : la « moralisation » de la société ougandaise, une ressource politique entre Ouganda et États-Unis », *Politique africaine*, vol. 126, no. 2, 2012, pp. 25-47.

Henri Médard. « L'homosexualité au Buganda, une acculturation peut en cacher une autre », *Hypothèses*, vol. 3, no. 1, 2000, pp. 169-174.

Hadikwa Mwaluko, Nick. « Purger l'Ouganda de ses homos », *Africultures*, vol. 96, no. 6, 2013, pp. 155-159.

Awondo, Patrick, Peter Geschiere, et Graeme Reid. « Une Afrique homophobe ? Sur quelques trajectoires de politisation de l'homosexualité : Cameroun, Ouganda, Sénégal et Afrique du Sud », *Raisons politiques*, vol. 49, no. 1, 2013, pp. 95-118.

Bibliographie:

Le sexe et ses doubles: (Homo)sexualités en postcolonie, livre écrit par Patrick Awondo - 2020

Broqua, Christophe. « L'émergence des minorités sexuelles dans l'espace public en Afrique », *Politique africaine*, vol. 126, no. 2, 2012, pp. 5-23.

Africa after gender , livre co-écrit par Catherine M. Cole, Takyiwaa Manu et Stephan F. Miescher -2007

Evans-Pritchard, Edward Evan, et Christophe Broqua. « L'inversion sexuelle chez les Azandé », *Politique africaine*, vol. 126, no. 2, 2012, pp. 109-119.

The sexual Demon of Colonial Power de Greg Thomas, 2007.

Queering creole spirituel traditions: lesbian, gay, bisexual and transgender participation in African-inspired traditions in the americas co-écrit par Randy P. Conner et David Hatfield Sparks -2004

African intimacies de Neville Wallace Hoad (2007)

Sitographie:

<https://www.bbc.com/afrique/monde-56846205>

<https://www.youtube.com/watch?v=APRc6E-rQP0>

<https://worldqueerstory.org/2018/10/03/mwanga-ii/>